



HAL
open science

Extension théorique et pratique de la définition sociologique de représentation sociale

Christophe Gauld

► **To cite this version:**

Christophe Gauld. Extension théorique et pratique de la définition sociologique de représentation sociale. 2019. hal-02084694

HAL Id: hal-02084694

<https://hal.science/hal-02084694>

Preprint submitted on 29 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Extension théorique et pratique de la définition sociologique de représentation sociale

Christophe Gauld*

*MD

RÉSUMÉ La représentation sociale est un concept transdisciplinaire, dont les définitions sont multiples. En nous basant sur les données recueillies dans l'ouvrage princeps de D. Jodelet, nous avons entrepris de relier cette notion, telle qu'elle a été étudiée dans le champ de la sociologie, afin de l'insérer dans deux cadres bien différents : l'un théorique, l'autre pragmatique. Ceux-ci, volontairement exclusifs, permettent de comprendre comment cet objet s'inscrit, dans sa globalité, au sein des sciences humaines. De ce point de vue épistémologique, la représentation sociale semble traverser ainsi toute la dynamique des connaissances humaines, exploitant et confortant les concepts de chaque discipline qu'elle infiltre. Pour fil conducteur, nous avons utilisé la thématique du soin, qui nous fournit une base de réflexion concrète..

MOTS-CLÉS : représentation ; tropes ; émotion ; déontologie.

Introduction

La notion de représentation sociale est basée sur la manière qu'un individu a de créer son univers de croyances et d'idées. Elle est un ensemble de croyances, de connaissances et d'opinions . Dans sa fonction, elle est produite pour interpréter la réalité en lui conférant certaines significations.

Jodelet écrit à propos des représentations sociales, qu'elles sont : « Images qui condensent un ensemble de significations ; système de références qui nous permettent d'interpréter ce qui nous arrive, les phénomènes, les individus

auxquels nous avons affaire ; théories qui permettent de statuer sur eux » . Elles peuvent être également présentées « comme des réalités préformées, des cadres d'interprétation du réel, de repérage pour l'action, des systèmes d'accueil des réalités nouvelles » .

La structure de la représentation sociale est donc nécessaire à la communication humaine, et fondamentale dans l'établissement des relations. Elle diminue la complexité du monde en créant des catégories de choses et de concepts, et favorise par là même les processus de sociabilisation. Pourtant, c'est aussi à cause de ces catégories que certaines communautés sont exclues. Comment en arrive-t-on donc à une telle stigmatisation ? Quel est le lien entre la représentation d'une catégorie et la mise au ban de la société d'un ensemble de personnes ? Il

existe en effet un paradoxe majeur : cela même qui permet la cohésion du tissu social transporte dans le même temps le matériel coercitif susceptible d'ôter à ses membres leur singularité. Nous allons réfléchir à la manière d'éviter ce biais de classement, et par là de favoriser un regard plus neuf sur l'ensemble des communautés blessées par ces condamnations inopportunes. Pour cela, nous devons tenter de cerner les différentes dimensions de la représentation sociale, telles qu'elles sont présentées à travers diverses disciplines des sciences humaines et sociales. Nous allons donc utiliser une méthodologie en trois temps, selon : la définition théorique du concept (en sociologie), sa compréhension dans un champ qui lui est originellement étranger (exemple de la métaphysique contemporaine), son inclusion dans le champ pratique des sciences humaines (à travers la comparaison avec la thèse de la banalité du mal). En fil conducteur, nous retrouverons l'exemple de la représentation sociale telle qu'elle est employée dans le domaine du soin.

D'abord, il conviendra de situer la notion de représentation sociale dans sa perspective sociologique, avec l'aide des travaux réalisés par le réseau international traitant des représentations sociales (Social Representations Communication Network) regroupant plusieurs centaines de chercheurs de différents horizons, et à l'aide des élaborations conceptuelles retrouvées dans les ouvrages de S. Moscovici et D. Jodelet. Nous expliciterons ainsi les axes de développement et le rôle clef de cette notion dans les différents champs des sciences humaines et sociales, en prenant appui sur son utilisation dans le domaine du soin.

Il nous semble ensuite que la métaphysique contemporaine puisse proposer une charpente originale au concept, agençant ontologiquement la représentation sociale. Cette armature est le trope, objet contemporain proposé en réponse à la question de l'être, alternative inédite aux universaux qui ont été véhiculés par la métaphysique depuis plus de deux millénaires.

Enfin, on pourra retrouver la question de l'individu et du système, dans une perspec-

tive structuraliste et inspirée des thèses de Hannah Arendt. Il semble que c'est bien le système qui accueille les individus, leur donne un sens, et non pas le singulier qui serait premier par rapport à la structure. En soi, nous partirons du principe que l'institution peut penser à notre place (du moins partiellement), classer elle-même ses membres, et donc créer des représentations. H. Arendt a construit sa thématique de la banalité du mal, à la suite du procès d'Eichmann à Jérusalem, sur cette faculté que possède la société à imposer son propre système de référence. En somme, lorsqu'une masse mouvante se déplace en direction d'un modèle dominant (comme peut l'être la représentation sociale particulière), ses composants sont ensemble emportés vers ce même but. Ils agissent comme si cela allait de soi. Nous comprendrons donc la représentation sociale comme le processus d'une naturalisation (au sens de « rendue naturelle ») des classifications, d'une universalisation, d'une logique autonome. Nous analyserons par ces voies comment la représentation sociale apparaît dans une société, et comment elle se maintient, en s'auto-justifiant.

Sociologie des représentations

Dynamique. La représentation sociale peut être pensée comme une construction mentale issue de l'intégration des données de l'environnement. Mais les thèses réalistes et positivistes prises isolément (qui font de la réalité humaine un reflet direct des faits, notamment sociaux) ne peuvent être appliquées à ce concept : car la représentation sociale peut également être considérée comme une image de la réalité fournie par un construit psychique. En admettant cette origine constructiviste, elle se retrouve donc à la base d'un lourd questionnement épistémologique, interrogeant la constitution de nos connaissances.

Comme l'affirme S. Moscovici, les représentations sociales « font que le monde soit ce que nous pensons qu'il est », mais elles font également que le monde « soit ce que nous pensons qu'il doit être ». Comme nous le verrons par la suite, elles configurent le monde social et ou-

vrent un cadre d'interprétation précieux et efficace, lui-même adapté au déploiement des conduites humaines en société. Ainsi, par la reconstruction du monde, elles produisent certes un sens et une identité sociale, mais également une idéologie sociale. Cette conviction morale devra nécessairement être questionnée. La catégorisation du réel en différents « types » est en effet susceptible de laisser une image figée de notre univers, brodée de manière schématique. Cette fixation sera dangereusement susceptible d'entraîner le sujet dans un espace déformé ou pervers.

Nous comprenons donc que le champ des représentations sociales est une lame à double tranchant. Elles sont essentielles dans divers domaines : d'abord, comme nous l'avons dit, dans le cadre de la construction de la réalité, afin d'orienter les pratiques et les comportements. Ensuite, ces représentations permettent la consolidation d'un cadre de pensée, qui accueillera de nouvelles informations cognitives. En s'inscrivant dans le système normatif de la société dans laquelle elles se développent, elles ouvrent enfin sur une possibilité de partage linguistique, idéal, et finalement social. Leur étude nécessite de se placer cependant au niveau du collectif, en repérant pourquoi une telle représentation fera « saillie » dans la communauté. Mais il sera nécessaire d'étudier en quoi les conduites individuelles, de l'ordre de la psychosociologie, interviennent dans leur constitution. Car ce sont elles qui seront susceptibles de manier dangereusement le concept, au risque de transfigurer ce produit indispensable.

Exemple du soin psychopathologique. Le sujet, qu'il soit épistémique, psychologique ou social, possède donc un rôle de construction de la représentation, bien qu'il soit soumis à un compromis psycho-social. Il possède par ce biais le rôle d'interprétation et de symbolisation de l'objet environnemental. La représentation peut être décalée par rapport au réel, par différentes formes de décalage (de type distorsion, défalcation ou supplémentation, par exemple) : dans le milieu scientifique, une telle représentation va pouvoir être élaborée pour

transférer un savoir d'un domaine de la science à un autre, ou pour médiatiser, avec les termes du langage courant, la pensée scientifique. La clinique psychopathologique ouvre une nouvelle construction de la réalité. La réflexion qu'elle apporte, les catégories et le langage qu'elle maîtrise permettent à ce que le sujet du soin « ouvre » de nouvelles possibilités, et donc de nouvelles représentations de son monde. Cet accueil des représentations de l'altérité est concrétisé dans différents types de thérapies, de la psychanalyse à la thérapie des schémas. Par exemple, ce que le patient entend, comprend, veut bien reconstruire de ce que lui transmet le soignant formera la représentation du trouble qui lui est communiqué. Les réceptions seront différentes en fonction des sujets, témoignant des coconstructions entre les processus de création cognitive et l'information apportée.

Insondabilité et rôle unificateur de la représentation sociale. Une communauté est constituée d'un groupe hétérogène de qualités et de propriétés, même si certaines sont détenues en commun par plusieurs membres. Il en est de même de l'individu singulier : il est hétérogène, bien que certains paramètres par lesquels il se définit sont portés par d'autres singularités. L'identité est toujours complexe. Elle est dynamique, mouvante, et s'étend en rhizome dans son espace environnemental, socio-politico-économique. G. Deleuze dirait que nous sommes « pluriels ». La représentation sociale n'échappe pas à ce constat : elle est plurielle, faite de composants multiples. En cela, tous ses éléments ne sont jamais donnés entièrement. Du point de vue du sujet humain, dans la mesure où la perception du fonctionnement d'un système est nécessairement incomplète, nul ne pourra saisir complètement la diversité d'une représentation. Mais par exemple, en pratique, les politiques publiques s'appuient nécessairement sur des représentations sociales (concernant, par exemple, la thématique de la précarité) pour édicter un ensemble de mesures. Les individus concernés sont donc pris en considération de manière uniforme. Cette simplification commode témoigne souvent d'un réductionnisme préjudiciable.

La représentation sociale a ainsi pour effet de catégoriser. Grize dira qu'elles est « l'humus dans lequel [un] locuteur plonge pour élaborer ses schématisations » : on comprend bien comment elle est susceptible de former le cadre qui structure et ordonne une partie du monde. Elle permet d'agir de manière cohérente. Au mieux, elle augmente l'agrégation, en s'élevant au-delà de l'infra-individuel. Au pire, cette représentation, en homogénéisant, totalise. Qu'est ce qui rend si cohérentes ces agglomérations de multitudes ? On peut compter sur le bon sens... tandis que nous avons toujours vu des cygnes blancs, nous avons construit la représentation (naturelle) d'un « cygne qui sera blanc » (logique de la condition nécessaire et suffisante). La nature est évidente, et les intuitions suffisent même souvent à catégoriser l'identité des relations quotidiennes. Préférence, simplification, utilité : ce sont des concepts issus d'une observation, et qui tendent à réduire l'individu ou la communauté d'individus à cette investigation apparente. Malheureusement, ce réductionnisme de contemplation est pourtant érigé en facteur d'analyse. Il est utilisé pour créer un lien avec un autre concept, parfois indépendant.

Mais dans la science actuelle, et par exemple en santé mentale, ce sont parfois les statistiques qui permettent la formation de la représentation d'un trouble. En effet, la catégorisation des troubles mentaux est entièrement définie par le Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders (DSM 5) . L'avantage de cette homogénéisation, c'est qu'une action publique en découle. Mais l'inconvénient, c'est la disparition de la dimension de complexité de l'humain. Il est alors réduit à la dimension statistique sociale. Cette mécanisation des dispositifs induit inévitablement une machinisation de l'homme.

Ouvertures engagées : autonomie et représentation sociale. Cette déformation renvoie à plusieurs concepts sous-jacents : d'abord, à celui du syllogisme et à la question de la véracité de ses prémisses, et donc à la logique des prédicats ; à la notion d'imaginaire développée par C. Castoriadis , qui intervient au niveau des significations imaginaires sociales, une intériorisation

sémantique des valeurs de la société ; à la notion d'altérité peinte par Levinas ; enfin, comme nous le verrons par la suite, à la théorie des tropes qui établit des relations de similarité entre objets, développée par la métaphysique analytique. Derrière ces notions, c'est la notion d'identité de l'homme qui est en jeu.

Nous n'allons pas développer ces points, mais pouvons rajouter un mot au sujet des affirmations émises par Castoriadis. Dans sa quête d'une identité psycho-sociale, l'individu singulier adopte une démarche particulière : il doit assumer une à une ses « propriétés » intrinsèques, et s'il ne le fait pas, son identité est considérée instable. S'il le fait convenablement, il pourra s'adapter en fonction des contextes, en dévoilant, au choix, telle ou telle partie de lui-même. Par cette solidité intérieure et l'aplomb social que son adéquation à l'environnement lui apportera, il pourra être considéré comme individu autonome. Nous revenons ainsi à la définition étymologique de l'autonomie, qui ordonne de suivre les lois que l'on s'est soi-même fixé. « C'est moi qui dit qui je suis. » : l'analyse ne peut qu'être interne. La catégorisation (externe) agit au contraire comme une logique d'enfermement identitaire. Pourquoi cette logique serait fautive ? Car elle n'est pas autonome, au sens propre du terme, mais hétéronome. Dans la représentation sociale stigmatisante, il n'y a pas de décentrement de soi par soi, pas de décalage vis-à-vis de son propre être. L'ouverture au monde qui découle de cette classification externe se réalise selon un jeu d'intérêt, selon les mots de J.P Oliver . Ces catégories d'analyse, basées sur des observations frustes, sont délétères. Elles se développent au profit de ceux qui détiennent le pouvoir d'agir. Elles approuvent le rejet et l'exclusion ; elles font le lit de la stigmatisation.

Il n'est bien sûr pas lieu ici de condamner le communautarisme. Le processus d'arrimage d'un individu à un groupe est vital. La logique d'appartenance est représentée par ce lien qui se crée entre l'individu et une quelconque autre propriété portée par d'autres individus. L'identité du sujet social, sans cesse mouvante et dynamique, se créera au contact

de la dynamique collective, par appropriation de nouvelles caractéristiques. Elle se basera sur l'identification d'une de ses caractéristiques à une autre, globalement et subjectivement similaire, chez l'autre. C'est lorsqu'il s'agit « d'implémenter » extérieurement des caractères à une population que nous devons être attentif. Nous devons affiner nos catégories. Et pour cela, il convient de diminuer la grossiereté de leur grain. Il faut regarder comment se « détricote » une identité en de multiples propriétés accidentelles et essentielles, et n'en omettre aucune avant d'émettre un jugement (si cette représentation sociale, teintée moralement, est réellement nécessaire). Nous comprenons qu'en pratique, c'est un jugement empirique qui pourra nous apporter cette finesse. Quand il s'agit des catégories sociales, et de leurs représentations, ce jugement empirique ne peut donc que se travailler... sur le terrain. Seule la mise en confrontation de toutes les propriétés permettra cette clarification.

Tropes

Depuis plus de deux mille ans, l'histoire de la philosophie est scindée entre deux écoles. Tous les concepts qui ont émané de la pensée humaine dépendent de ce désaccord conceptuel originel. Celui-ci a été nommé initialement « querelle des universaux ». La définition des universaux pose la question des types, permettant la classification des choses du monde. Avaient-ils donc une existence en soi (réalisme platonicien, comprenant des entités transcendantes, supérieures), ou n'étaient-ils pas que de simples concepts de l'esprit (nominalisme aristotélicien, avec des attributs et prédicats de l'être, tels que le genre ou l'accident). Les universaux sont donc des entités abstraites, regroupant toutes les choses du monde qui s'y rapportent (la Rougeur, la Circularité), lorsque ces choses en ont les propriétés. Le particulier concret, lui, est seulement de notre monde, et pas au-delà (son ballon, son père).

Les tropes

Nous avons vu dans la première partie comment la classification et la réduction de la com-

plexité du monde peut impliquer la notion de représentation sociale. Nous venons de comprendre comment la catégorisation et la classification pouvaient connaître des conceptualisations et des dénominations différentes au fil des âges (existence en soi ou entités conceptuelles). La conception et l'organisation des représentations sociales est tout aussi délicate. Ces dernières sont parfois favorables à la cohésion sociale, et parfois stigmatisantes. Elles sont informelles, elles sont changeantes, elles ne peuvent être connues dans leur totalité, elles sont imposées par l'homme à d'autres hommes mais formées par le sujet individuel, etc. Peut être que la théorie des tropes, proposée par D.C Williams, pourra essayer d'en donner une définition théorique plus claire. Cette position aura au moins le mérite de tenter de réconcilier, sur le sujet des représentations sociales, les partisans de querelles ancestrales.

Structure et dynamique des représentations sociales : rationnel

Pourquoi réfléchir à la nature de la représentation sociale ? Comme c'est le cas pour la logique mathématique ou les travaux de J. Piaget sur la genèse de l'intelligence, c'est en pensant la structure des savoirs, et non les savoirs eux-mêmes, que nous en comprenons le mieux l'organisation. Il semble évident qu'une discussion sur l'éthique, la responsabilité ou l'engagement pratique des individus via ces représentations ne peuvent pas, en effet, être assumés sans un accès éclairé à leur structure.

Et la réalité concrète ne se laisse pas découper en domaines distincts. Encore moins quand cette réalité dépend des constructions psychiques humaines. L'introduction d'un cadre capable de délimiter les frontières de la notion de représentation sociale semble indispensable. Celle-ci présente un aspect mixte (psychologique, idéologique, sociologique, économique, etc.) qui rend difficile cette circonscription. De plus, comme nous l'avons déjà vu, elle est fatalement lacunaire : il existe forcément, en son sein, des zones vides, des espaces de nonaccès au psychisme

ou à toute activité discursive (et c'est d'ailleurs sur ce principe que prend appui le principe de l'inconscient psychanalytique). Nous proposons donc la théorie des tropes en tant que processus. Celui-ci serait à même d'agir sur la représentation sociale par transduction, c'est-à-dire en pensant un particulier, puis un autre, et procédant ainsi jusqu'à tous les cerner. Par cette méthode, utilisant l'introduction du trope, nous pourrions mieux cerner ce qu'est une représentation sociale, et une seule en particulier (et non pas le concept abstrait de représentation sociale, telle qu'elle pourrait exister de manière universelle).

Bien entendu, la théorie des tropes n'est pas la seule à tenter d'expliquer ce qu'est, ontologiquement, une représentation sociale. En effet, il existe différentes théories s'attachant à déterminer leur structure et leur dynamique. Nous allons en détailler succinctement deux d'entre elles afin de mieux concevoir comment s'insère la notion de trope dans ce décor existant.

Théorie du noyau central

Moscovici va proposer deux mécanismes de formation de la représentation sociale :

- L'objectivation, d'abord, via des processus de construction et de schématisation, met en forme et matérialise l'abstrait.
- L'ancrage, secondairement, enracine la représentation créée, tout en opérant en amont, par des mécanismes d'accrochage au sens et au savoir de l'individu dans sa collectivité

En segmentant une représentation sociale, on retrouve systématiquement une cohérence dans son contenu. Ce lieu de cohérence est nommé noyau central, ou principe organisateur, notions aux propriétés qualitatives et structurales. Les éléments périphériques à ce noyau seraient des schèmes, c'est-à-dire des séquences d'actes (tel que « aller au restaurant » constitue le schème d'une telle succession : entrer, commander, manger, payer, sortir). Ce qui est périphérique dépend des constructions mentales du groupe social, avec son imaginaire, son histoire, ses conceptions et ses valeurs de la maladie (et a fortiori de la santé mentale, avec ce

qu'elle véhicule de rapports de sens) : c'est « l'adaptateur » à la réalité ; ce qui est central est l'invariant social, ce qui reste fondamentalement attaché à un objet ou fait social précis. Ce noyau, à l'origine des fondements de la représentation sociale, s'élabore en fonction de trois paramètres : Le premier est celui de la préférence pour des éléments généraux, et donc fédérateurs. Le second est lié au fait que le sujet créateur de représentation opte plus volontiers pour un nombre restreint d'éléments, plutôt que pour un ensemble trop vaste, permettant une meilleure stabilité de l'image créée. Enfin, ce sujet sélectionne des éléments ayant un poids informatif suffisant pour qu'il soit en mesure de former la représentation d'un autre sujet, par transposition.

La théorie du noyau central est très utile dans le domaine de la sociologie : par exemple, lorsque les « schèmes étranges » sont introduits aux alentours du noyau central, éléments périphériques « cabossés comme le pare-choc d'une voiture », selon les mots de C. Flament, qui contredisent leur noyau. Ces schèmes étranges le transforment imperceptiblement, jusqu'à ce que le sens de la représentation elle-même change. C'est cette transformation que nous explorerons dans la troisième partie, autour des thèses sur la banalité du mal d'H. Arendt.

Théorie du prototype et théorie des tropes

Nous pouvons également citer comment le modèle prototypique des représentations sociales explique leur formation par un mécanisme « d'économie cognitive », qui diminue les différences (infinies) des choses du monde. Il analyse comment nous structurons un « monde réel » (Garner, 1974), en postulant une cohésion de proximité dans les éléments qui font sa structure (les traits architecturaux de l'univers sont corrélés les uns aux autres, et le maillage de ces grains du monde font la représentation). Une importante littérature a donc pris en main cette notion, alternant entre anthropologie, psychologie cognitive (Rosch, 1973, 1981), psychologie sociale (Cantor et Mischel 1979) et linguistique

(Windisch, p. 187 D. Jodelet, Représentations sociales, sociologie et sociolinguistique).

Cependant, nous souhaitons apporter ici une nouvelle consistance aux représentations sociales, en tant qu'elles sont des phénomènes de notre monde comme peuvent l'être la lune, la couleur rouge, ou une sucette parfumée. Nous allons pouvoir proposer un schéma d'étude qui accepte de considérer toutes les entités de l'environnement social et naturel. Sans pour autant le réduire à un universel prototypique ou théorisé, nous pourrions toutefois accepter le concept de représentation sociale, conçu comme trope à part entière.

Les théoriciens de la métaphysique contemporaine s'attachent à définir ce que peut être un objet de savoir, de manière ontologique, c'est-à-dire en tant qu'être. Ils définissent le trope comme particulier abstrait. En ce sens, il n'est pas un « universel », donnant forme et propriété aux choses et aux concepts du monde (une Sucrerie, par exemple, qui permettrait de cerner toutes les sucreries, modèle parfait des sucreries, mais alors absent du monde). Le trope n'est pas non plus la chose elle-même, telle qu'elle se présente de manière non généralisable (sans le trope, un tel bonbon ne pourrait pas être inclus dans la même classe qu'un tel autre bonbon, en raison des minimales différences de leurs propriétés.). D.C. Williams, en 1953, introduit cette notion en les nommant « l'alphabet de l'être » : le trope est au fondement de toute chose et de tout événement. Il s'agit, selon l'exemple de F. Nef, du rouge perçu sur un cahier, et du principe qu'est cette même couleur rouge, celle-là même exprimée sur ce cahier. Il est particulier, et non universel, car il appartient à ce cahier-ci, mais également abstrait, car il nécessite une opération de l'esprit pour être théorisée. Selon D.C. Williams, le trope est « chaque unique en soi-même comme un homme, un tremblement de terre, ou un hurlement », tout en restant le concept abstrait composant cet objet, et ainsi : « un chat et la queue du chat ne sont pas des tropes, mais le sourire d'un chat est un trope » (les premiers ne sont en effet que des propriétés concrètes). En fait, pour Williams, « particuliers

concrets » et « universaux abstraits » sont eux-mêmes constitués de tropes.

Implications

Sans doute, au même titre que tout ce qui est dans le monde, la représentation sociale est un trope. Qu'est ce que cela implique-t-il ? Le trope possède deux particularités. La localisation (le trope est ici et maintenant, dans un objet ou un événement, ou dans tout monde émanant d'une conscience), et la similarité. Lorsque les deux localisations de deux tropes coïncident (Russell parlera de « comprérence », Mill de « co-inhérence », Goodman d' « être-ensemble »), cela forme un objet du monde. Une sucette rouge à la banane est la coïncidence d'un trope « couleur rouge », et d'un trope « goût banane ». La similarité reprend le fait que deux propriétés abstraites soient considérées comme les mêmes. Elle résume l'identité par l'absence de différence.

Ainsi, un objet ou un concept, telle que la représentation sociale, peut être considérée comme un trope, ou une somme de tropes. Cet ensemble forme une « classe » dont tous les termes sont des membres. C'est en jouant sur une juste localisation des propriétés la composant que nous allons pouvoir considérer qu'il y a coïncidence. Sans la certitude de cette comprérence, la représentation ne serait pas homogène, et potentiellement inutilisable, voire socialement dangereuse. Qui définit qu'il y a coïncidence entre les tropes ? Celui qui crée ou réutilise la représentation, en accord avec la société dans laquelle il s'insère. Or, nous pouvons aisément comprendre que deux tropes distincts ne devraient moralement pas se retrouver dans la même représentation sociale, tout comme trouver ensemble la couleur rouge et le goût banane semblent « inhabituels » pour une sucette, du moins en terme de fréquence statistique. Le racisme, la xénophobie, les intolérances ne sont que des réunions malencontreuses d'une conception de l'homme et de propriétés qui ne lui sont pas liées. Elle coïncident par mégarde. Cette confusion naît d'un abus de coïncidence, et il lui est apposée

une similarité usurpatrice et arbitraire.

Hannah Arendt

Le « vivre ensemble » est l'aboutissement d'un processus évolutif instinctuel, marqué culturellement, énoncé sous diverses formes à travers les âges (de la démocratie athénienne tendue entre l'Hélios et l'Éclésiastes, infiltrant les dérives contractualistes édictées initialement par Rousseau, jusqu'aux origines des dévoiements totalitaires). C'est, avant tout, une somme de conventions. Comment forme-t-on une telle clause ? Partiellement, par l'établissement de catégories. Celles-ci polarisent un ensemble d'éléments donnés (par exemple, les différentes formes possibles pour qu'une sucette puisse être reconnue intuitivement comme sucette). Elles en excluent donc d'autres. Derrière cette classification basée sur des principes simples, énoncés dans la partie précédente (la similarité et la localisation), naît un enjeu moral majeur. Si structurer c'est exclure (ce qui n'est pas femme est homme, ce qui n'est pas marié est célibataire, etc.), expulser c'est juger. Lors de ce processus de mise en cohérence du monde, nécessaire à la vie en société et à la mise en ordre d'un langage commun, notre espace psychique est envahi par des représentations ordonnatrices. Cet assujettissement est susceptible de subsumer la morale elle-même. Les représentations sociales moralement déviantes deviennent des routines de langage, à force d'adaptation progressive de la société. H. Arendt nomme cet apprentissage fonctionnel « la banalité du mal », expression qui donnera son nom à la thèse qu'elle développera amplement jusqu'à sa mort. Il s'agit du processus d'intégration, inconscient et lent, de « minuscules doses d'arsenic », capable de rendre insensible celui qui les recevrait. Cette conception rejoint celle de la création de l'idée reçue, qui se crée par association non délibérée, et par conditionnement, amenant à des attitudes explicites.

Déontologie des représentations sociales dans leur « banalité »

La création représentationnelle est nuisible, selon G. Durand, lorsque survient un « transfert dans lequel la représentation de l'objet se laisse assimiler et modeler par les impératifs ». En s'inspirant du modèle de la banalité du mal, comment peut-on trouver le moyen d'éviter de créer et de transporter, involontairement, des représentations sociales dont le caractère néfaste sera susceptible de porter préjudice ? En s'interrogeant sur l'expérience de la conscience, propose H. Arendt.

En soi, qu'est ce qui structure entre elles l'ensemble des représentations sociales ? C'est l'idée de fonctionnalité, de processus orienté vers un but précis. Lorsque ce processus est intégré par le groupe, les étapes qui jouent en faveur de sa réalisation sont absorbées avec lui. Ces « étapes », elles sont en grande partie les éléments de la représentation sociale. Et ce sont ces étapes du processus qui ont pu être banalisées dans un projet plus vaste, dont la valeur a été neutralisée par le roulement pervers de la communauté dans son développement. Foucault parle en ce sens de microcoupures successives, qu'il nomme « césures dans l'appareil biopolitique ». Les représentations sociales, bien que nécessaires au fonctionnement du système sociopolitique dans lequel elles s'insèrent, sont autant d'intersections dans la manière de classifier les choses du monde. Elles sont des déplacements progressifs des classes normatives. Et ce décalage se fait dans l'objectif, implicite, que se développe une volonté d'appartenance au groupe.

L'expérience de la conscience

L'expérience de la prise de conscience, qui permettrait idéalement de se soustraire à certaines représentations sociales jugées néfastes, par un jugement moral individuel, pourrait passer initialement par une ré-affectation, une resensibilisation. Nous observons donc l'introduction de l'émotion dans le concept de représentation sociale : par elle, nous serions de nouveau en mesure de nous questionner sur la fidélité de

nos représentations avec notre propre système de valeur. Plus précisément, nous comprenons que c'est par un mécanisme largement décrit en neurosciences que le sentiment moral pourrait naître. La théorie de l'esprit dite « chaude », qui est la capacité à se projeter émotionnellement dans ce que l'autre a de plus sensible, explore cette dimension. Voici son déroulement pratique. Le sujet effectue une hypothèse sur les informations environnementales accessibles par son entourage, et tente de saisir de quelle manière ces données vont être intégrées par les autres. Pour cela, le sujet va s'imaginer ressentir les émotions ressenties par autrui lorsqu'il doit juger du contexte. La théorie de l'esprit permet donc cette « mise à la place de », construisant la représentation, dont la validité factuelle repose essentiellement sur cette projection dans l'esprit d'autrui. C'est peut-être en lien avec un déficit en théorie de l'esprit, ou du moins un manque d'empathie, que naissent certaines représentations qui pourront être jugées moralement ou déontologiquement erronées. H. Arendt parle en ce sens de « désincarnation » : le sujet perd le désir d'éprouver quoi que ce soit, il est dans un état de désaffectation. Elle aboutira donc à la conclusion que c'est « l'absence de pensée » qui pourra caractériser de tels personnages désaffectés, tel que l'était Eichmann lors du procès de Jérusalem. Grossièrement, il nous faut élargir nos capacités de réceptivité de notre monde, notre acuité perceptive et notre entendement, ainsi que la finesse du grain perçu via notre environnement, afin d'augmenter notre faculté de juger. Cette augmentation permettrait l'abandon de certaines catégories jugées (par nous mêmes) inadéquates à notre système de valeur (lui-même dynamique en fonction de nos perceptions), et la conservation de celles qui nous sembleront nécessaires au bon fonctionnement social.

Emotion et jugement à la base d'une représentation sociale moralement adéquate

Ce raffinement perceptif ne peut se déployer qu'à travers la sagacité de nos états émotionnels. Être sujet de choix de ses représentations

du monde, c'est ainsi s'affecter. Il n'empêche que cette faculté de jugement doit avant tout se baser sur un sens social, et non pas sur un intérêt égoïste. Là est la magie du sujet : il sait se rendre indépendant, affirmer son autonomie, tout en conservant, selon Castoriadis, un certain degré d'hétéronomie. Il lui faut donc être admis dans la communauté par ses choix éclairés, qui admettent que certaines représentations sociales classificatrices soient nécessaires, sans qu'il ne soit pour autant assujéti aux volontés collectives. Ce jeu politique, c'est la capacité d'action décrite par le terme de phronésis par Aristote (Dans L'éthique à Nicomaque : « Il n'est pas possible d'être homme de bien sans prudence, ni inversement, prudent sans vertu morale »). La phronésis nous permet d'interagir avec l'autre, tout en restant indépendant de sa volonté.

Kant ajoutera que pour obtenir cette connaissance des valeurs qui doivent nous guider, et qui définissent ensuite intimement nos représentations sociales, nous devons employer toute notre imagination. Celle-ci est conçue comme la possibilité de mettre en forme le choix, le jugement, et les liens qui font que nous éliminerons certaines représentations, et en conserverons d'autres.

En bref, nous avançons ici que la construction d'une représentation sociale est le produit d'un « acte de conformité volontaire », selon les mots de S. Tanner. Cette hypothèse confirme que toute représentation est le résultat d'un habitus, d'un parcours de l'individu dans son univers social. Il revient à lui seul de se responsabiliser de choisir le monde qu'il veut décrire.

Conclusion

La représentation sociale ne peut se soustraire à la tonalité affective et à la charge émotionnelle, car elle est élaborée par un sujet ou un groupe afin d'expliquer un « segment de [son] existence ». De manière inhérente, elle charrie une incomplétude, mais occulte souvent ces distorsions et déviations vis-à-vis du réel. La santé en est un bon exemple : nous sommes attachés à la représentation qui nous permet de la penser, tout en omettant de regarder de côté pour nous apercevoir, précisément, que

d'autres représentations éclairent aussi bien ce sujet. Ces représentations sont donc des systèmes de communication, et il en existe autant que de sujets, et chacune donne lieu à différentes orientations pour engager une action sociale. Il paraît important d'apprendre à construire une représentation de « l'autre ». Cet autre est celui dont la représentation n'est pour nous que trop légère (et donc celui qui nous est étranger). Lui créer une représentation authentique, en phase avec le réel, utiliser la finesse de sa pensée pour mieux le comprendre : tel est le devoir de tout sujet social qui cherche à comprendre son univers. Seul cet élargissement du cadre de pensée peut permettre d'éviter l'exclusion et les conséquences dramatiques qui en découlent. Nous comprenons ainsi comment cette notion, originellement définie par le champ de la sociologie, s'inscrit dans l'ensemble des problématiques pratiques de l'existence humaine, tout en inspirant d'autres espaces de la connaissance. Il ne faut donc pas simplement considérer cet outil comme un objet : mais bien le manier avec précision et flexibilité pour parvenir à l'intégrer astucieusement aux horizons multiples des chercheurs en sciences humaines.

RÉFÉRENCES

Les références, fournies dans un fichier joint, sont à demander à l'auteur.